

1940-1942

Ilse NOËL-ADLER

« *Si jamais je survivais...* »

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 119 (juin 2010), p. 11 à 13.

Ilse Noël, née Adler, fut internée à Gurs du 25 octobre 1940 au 19 août 1942, avec ses parents, Arthur et Paula Adler, ainsi qu'avec son frère Heinz et sa grand-mère, Bertha Cahn. Elle nous fait parvenir les deux textes suivants sur son internement.

Lettre adressée par Ilse Noël à l'Amicale du camp de Gurs, le 26 janvier 2010

« J'ai vécu au camp de Gurs pendant 22 mois, avec mon père, ma mère et mon petit frère qui avait trois ans, ainsi qu'avec ma grand-mère.

*Malheureusement, mon père, ma mère et un autre de mes frères sont morts à Auschwitz. Je me suis juré, à l'époque, que, **si jamais je survivais**, je ne les oublierai jamais.*

Ici, à Kehl et dans les environs, j'ai souvent parlé de ma vie, dans les écoles ou à l'occasion des journées du souvenir, ou pour l'inauguration de monuments. Mon histoire a souvent été publiée, comme encore cette année dans Jüdlisches Leben in Baden (1809-2009). 200 Jahre Oberrat der Israeliten Bade. Des jeunes étudiants de Karlsruhe sont venus me voir, il y a trois semaines et, la semaine dernière, un écrivain. Car je possède de nombreuses photos de Gurs et des maisons d'enfants où j'ai vécu, après Gurs, avec mon petit frère. (...)

A Gurs, j'ai passé des nuits et des nuits à l'infirmerie de l'îlot K. J'ai eu des morceaux de pain, comme récompense, que je donnais à mon petit frère, car il n'avait rien à manger, mais il ne se rendait pas compte quand il avait faim. Quand il y a eu pour les enfants, par la suite, la baraque du Secours suisse, mon petit frère y a été admis. Il avait la coqueluche. J'ai passé des jours et des nuits à soigner les enfants, avec Elsbeth Kasser, « l'ange de Gurs ».

Après mon séjour dans la maison d'enfants de Poulouzat, près de Limoges, où il y avait une centaine d'enfants, mais d'où les parents ont été déportés, j'ai travaillé à la cuisine, tous les jours, jusqu'au moment où nous avons été dénoncés. Nous avons dû nous cacher jusqu'à la Libération. J'étais cachée chez les parents de mon futur mari. Puis nous nous sommes mariés et, en 1958, nous avons quitté Limoges pour Kehl. Ici, tout le monde nous connaît et nous respecte.

Je suis revenue plusieurs fois à Gurs, avec la délégation allemande, au cimetière du camp. Je reviendrai peut-être l'année prochaine, avec la délégation de Karlsruhe, mais je ne sais pas si j'en serai encore capable, car j'ai 86 ans.

J'ai jamais demandé ou reçu la moindre chose, pour le travail de mémoire, pour que l'on n'oublie pas ce qui s'est passé. Et je suis heureuse de vivre ainsi, encore longtemps... »

Ilse Noël, née Adler

Etraits de l'ouvrage *Kehl im Dritten Reich*

Cet ouvrage, publié en 1997 par la municipalité de Kehl, est un recueil de nombreux témoignages, parmi lesquels celui d'Ilse Noël (traduction Claude Laharie).

« Le 22 octobre 1940, furent déportés en une nuit, dans le camp d'internement de Gurs, dans le sud de la France, après une rafle menée par la Gestapo, les SA ou les SS, presque tous les juifs originaires du pays de Bade, de Sarre et du Palatinat. Je fus expulsée de force depuis Karlsruhe, où j'étais employée, depuis 1939, dans une maison de retraite. Après trois jours et trois nuits de voyage en train à travers la France, nous sommes arrivés à notre gare de destination, puis nous sommes montés dans des camions et, en quelques kilomètres, nous avons rejoint le camp de Gurs. C'est là que je vis à nouveau mes parents, mon jeune frère Heinz et ma grand-mère Bertha, âgée de plus de 70 ans, qui avaient été déportés depuis Lichenau, ma ville natale.



Ilse est assise, à gauche. A droite, Paula, sa mère, avec Heinz, son frère et Bertha, sa grand-mère. Entre elles, deux internées originaires de Heidelberg (1941).

Le camp, aménagé pour recevoir environ 15 000 personnes, était archiplein. Nous étions enfermés, jusqu'à soixante personnes, dans des baraques complètement vides et sans fenêtre, qui avaient environ 25 mètres de long et 5 de large. Environ 25 baraques de ce type formaient ce que l'on appelait un îlot, qui était clôturé et isolé des autres par des barbelés. Le camp tout entier, lui-même clôturé de barbelés, comprenait 13 îlots, qui étaient réservés soit aux hommes, soit aux femmes et aux enfants, et qu'on ne pouvait quitter sans des laissez-passer. Ces papiers étaient délivrés en petit nombre et seulement pour la journée. Il n'y avait

pas d'électricité. L'air et la lumière ne pouvaient pénétrer qu'à travers des clapets en bois, que l'on laissait ouverts lorsqu'il ne pleuvait pas ou qu'il ne faisait pas trop froid. Nous devions dormir, au début, couchés sur le plancher, recouvert d'un peu de paille. Au bout de quelque temps, nous avons pu nous organiser quelque peu et nous avons fabriqué des paillasses, ainsi que des cadres, composés de quatre misérables planches, dans lesquels nous déposons nos paillasses. Il y avait beaucoup de rats et de vermine, dans le camp. Celui qui ne remontait pas sa couverture au-dessus de sa tête était mordu pendant la nuit.



Femmes internées à Gurs. Ilse est à gauche et Paula, sa mère, à droite

Quand il pleuvait, le camp tout entier devenait immédiatement un taudis boueux. Par temps de pluie, le chemin qui conduisait, à travers la boue, jusqu'aux lointaines et primitives latrines était très pénible, surtout pour les personnes âgées. La nuit, c'était une torture.



Le bourbier de Gurs. Creusement de fossés d'écoulement (1941)

La nourriture était maigre, peu nourrissante et uniforme. Pendant des semaines entières, par exemple, on n'avait que des betteraves ou des choux. Mon frère n'arrivait pas à comprendre, lorsqu'il avait faim, qu'il n'y avait rien à manger. Nous n'avions de l'eau que quelques heures par jour. Bientôt, nos corps furent affaiblis et fragilisés par les privations et la fatigue. Des épidémies se déclarèrent. Chaque jour, on comptait de nombreux décès. Je me portais volontaire pour servir dans les baraques-infirmerie. Cela me procura une occupation et, en outre, un peu de pain que je pus donner à mon jeune frère.

Nous étions gardés par des Français qui s'occupaient de nous que superficiellement. Parfois, je me comportais comme une bête féroce lorsque les passants circulaient sur la grande route proche du camp et nous regardaient à travers les barbelés. Combien de fois ai-je pensé, en regardant les Pyrénées enneigés, derrière les barbelés : "connaîtrons-nous un jour, à nouveau, la liberté ?"

J'ai passé 22 mois dans le camp. Des organisations d'aide, ainsi que le préfet français de cette époque, essayèrent de sauver du camp des jeunes et des enfants. Mon frère et moi, nous avons eu la chance de compter parmi cette minorité.

Ensuite, commencèrent les convois vers Auschwitz. Nous avons dû nous cacher jusqu'à la fin de la guerre.

Ensuite, mon frère partit avec d'autres enfants, dont les parents avaient tous été déportés, dans un refuge spécial pour enfants. Je partis également dans un autre centre pour enfants, où je travaillais aux cuisines. Chaque jour, nous avions plus d'une centaine d'enfants à nourrir. Mon frère fut adopté par un lointain parent et partit vivre aux Etats-Unis. Il ne parle plus aujourd'hui ni l'allemand, ni le français, si bien que, lorsque nous nous sommes revus, en 1978, nous pouvions difficilement nous comprendre.

Mon père et ma mère, Arthur et Paula Adler, comme plusieurs autres de mes parents, furent déportés vers Auschwitz, en août 1942. Ils y furent immédiatement exterminés par le gaz.

Mon frère aîné Karl fut déporté vers Hambourg et il disparut. »

Ilse Noël (née Adler)
Janvier 1997



Ilse Noël en 2010